

L'impact de la psychanalyse dans la pluridisciplinarité

Qu'est ce que la pluridisciplinarité ?

Elle ne se limite pas à une juxtaposition de disciplines séparées s'ignorant mutuellement, mais elle met l'accent sur le caractère pluriel, c'est-à-dire sur un groupe hétérogène, comme on parle d'une « majorité plurielle ». La pluridisciplinarité impliquerait donc une certaine complémentarité de ses composantes, elles-mêmes indépendantes par ailleurs.

Trouver cette complémentarité n'est évident ni en politique, ni dans le domaine de la politique scientifique des disciplines. Elle peut être recherchée de diverses manières : on peut se placer dans une perspective *interdisciplinaire*, c'est-à-dire se situer dans les interstices des disciplines, leur point de contact. Mais le point de contact est aussi le lieu d'une séparation. Être dans l'interdisciplinaire consiste donc à faire ressortir la différence des approches disciplinaires vis-à-vis d'un même objet. Par exemple, la notion de violence peut faire l'objet d'approches historique, sociologique, anthropologique, psychologique, philosophique, etc. Chaque discipline fera alors apparaître sa définition de cette notion et ce qui en découle.

Pour faire ressortir cette diversité, on peut tenter une approche *transdisciplinaire*. On ne s'intéressera pas aux interstices et points de contact, mais on essaiera de prendre comme objet une aire qui puisse traverser plusieurs disciplines. Par exemple, la notion d'autorité peut constituer un analyseur permettant de traverser différents champs (ceux évoqués à l'instant). On recueillera ainsi sur cette notion une addition d'apports divers, quitte à se demander si c'est bien de la même chose dont on parle dans ces traversées diverses.

La psychanalyse, lorsque Freud l'a définie il y a un peu plus d'un siècle, n'a pas été acceptée facilement. Même si elle fait désormais partie du paysage intellectuel, elle n'en reste pas moins l'objet d'interrogations, de critiques et les divers médias annoncent volontiers sa fin prochaine. Pourquoi ? L'une des nombreuses raisons tient à la nature essentiellement perturbatrice de la psychanalyse. Avec l'introduction de la dimension active de l'inconscient, la psychanalyse brouille les cartes des discours constitués à la surface logique du conscient. Cela se passe tout d'abord dans la cure elle-même. L'analysant s'entend dire des choses qui le surprennent, il retrouve directement, ou par ses rêves, des souvenirs disparus parfois bouleversants. Ces émergences imprévues vont l'amener à penser autrement sa vie, ses relations et tout le reste. À partir de là, il pourra faire d'autres choix que ceux auxquels il se sentait rivé et bloqué avant l'analyse.

On peut transposer cette situation, que j'appellerai une perturbation féconde, non plus dans le champ de la cure mais dans les relations avec les autres disciplines. L'introduction du point de vue de la psychanalyse dans divers champs – sciences humaines, mais aussi art, littérature, médecine, droit et d'autres – peut permettre que se nouent des connexions nouvelles et inattendues.

Le point de vue de la psychanalyse ? C'est, pour le dire vite, l'introduction de la dimension inconsciente des comportements individuels ou collectifs et de la dimension inconsciente des discours qui tentent de les comprendre, voire de les prescrire. Mais

comment faire, quelle méthode peut-on suivre, pour parvenir à de tels rapprochements et surtout pour leur permettre une quelconque fécondité ? Comment faire par exemple pour que le point de vue de la psychanalyse ne soit pas purement et simplement rejeté comme non pertinent, voire comme impertinent, c'est-à-dire prétendant à un savoir qui ne serait que du vent, voire à un impérialisme du savoir étayé sur un langage ésotérique ?

Sur le plan méthodologique, la psychanalyse est un procédé d'investigation pour des processus mentaux qui sont à peu près inaccessibles autrement. Le procédé c'est l'analyse, c'est-à-dire la décomposition d'une substance en éléments. Mais la métaphore ici renvoie à la chimie. Il s'agit de trouver les éléments actifs qui composent la substance. La substance peut être un rêve, un acte manqué, un symptôme ou même un comportement.

Comment parvient-on à cette décomposition ? En prenant un élément, une image de rêve par exemple, et en associant spontanément ses idées autour de cet élément. C'est le fameux « à quoi cela vous fait penser ? ». Ces associations vont prolonger l'élément dans des lignes enchevêtrées en réseaux, avec des points de recoupement, des points nodaux.

On arrive là aux *processus*, c'est-à-dire à des ensembles de phénomènes qui sont actifs et organisés dans le temps. Par exemple, l'angoisse de prendre l'avion ou l'ascenseur se comprend comme le résultat d'un certain nombre de mécanismes qui organisent une angoisse qui n'a rien à voir avec les ascenseurs ou les avions.

Dans ce cas, le *procédé* (l'association libre des idées) conduit à décomposer à l'intérieur d'un *comportement* (éviter l'ascenseur même s'il faut monter au dixième étage) un *processus*. Ce processus, c'est un ensemble de forces et de contre-forces : les pulsions et les défenses contre les pulsions. Les processus sont inconscients, l'analyse les met à jour grâce aux associations du patient.

Le procédé d'investigation est basé sur les associations d'idées, les « idées qui viennent à l'esprit ». Tout repose donc sur le discours d'un patient qui associe librement et sur l'*écoute* d'un psychanalyste qui répartit son attention sur les diverses images qui lui sont présentées, en étant attentif aux détails et non au sens général. Mais, à ce niveau, on est dans l'investigation, c'est-à-dire un processus de connaissance. Ce procédé d'investigation fonde une méthode, c'est le deuxième point qu'il faut envisager.

La psychanalyse est donc une méthode, c'est-à-dire une démarche qui s'appuie sur un ensemble de règles et de principes. La méthode va être une mise en œuvre, une application des procédés dans un certain but. Prenons le but le plus évident, c'est-à-dire le but thérapeutique. La méthode utilise ce qui est acquis par les procédés d'investigation mais elle va, en plus, tenir compte de l'efficacité recherchée. Prenons un exemple : le psychanalyste peut penser avoir compris un processus à l'œuvre dans le symptôme d'un patient. Il ne va pas pour autant le lui formuler au moment où il le comprend. Il va en effet devoir tenir compte de ce que le patient peut accepter d'entendre sur lui-même. Il doit être attentif aux résistances du patient. Il doit savoir quel personnage de l'enfance du patient il incarne pour lui : mère protectrice, père exigeant, frère ou rival, sœur vécue comme un double, etc. Ces figures du *transfert* sont actives indépendamment de l'attitude de l'analyste (neutre) et même de son identité sexuée.

La méthode consistera donc à tenir compte de la situation psychique du patient et à ne formuler l'interprétation que dans des termes qui peuvent être utiles au patient. La méthode, c'est l'interprétation, mais une interprétation contrôlée et formulée en

fonction du but recherché, c'est-à-dire l'amélioration de l'état de souffrance psychique du patient.

Procédé d'investigation, méthode de traitement sont les deux sources à partir desquelles se constitue la *théorie psychanalytique*. On comprend pourquoi celle-ci n'est jamais réductible à un ensemble de lois théoriques, mais se présente toujours comme du théorico-clinique ouvert à l'investigation et adaptable aux situations cliniques. Adaptable selon les patients tout d'abord. On n'aura pas la même méthode avec un enfant, un adolescent ou un adulte, et pas non plus s'il s'agit d'un névrosé ou d'un psychotique. Mais surtout, et c'est là où je vais retrouver mon propos initial, la méthode ne s'applique pas seulement à la thérapie de la souffrance psychique, elle est en fait applicable aux faits humains, qu'ils soient individuels ou collectifs, pathologiques ou non.

Car pour Freud, il était clair d'emblée que la psychanalyse, en tant que théorie de l'inconscient, devait devenir indispensable à toutes les sciences qui s'occupent de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions comme l'art, la religion ou l'ordre social. Il pensait même que l'utilisation de la psychanalyse pour la thérapie des névroses n'était qu'une de ses applications et que l'avenir démontrerait peut-être que ce n'était pas la plus importante. En 1913, c'est-à-dire dès les débuts de la psychanalyse, il publie un article qui s'intitule « *L'intérêt de la psychanalyse*¹ », terme qu'il faut entendre au sens étymologique latin de *inter-esse*, c'est-à-dire « être dans, parmi »...

C'est en effet la seconde partie de son article, « *L'intérêt de la psychanalyse pour les sciences non psychologiques* », qui est le plus intéressant, si j'ose dire – le premier concernant la psychologie. Freud va en effet montrer en quoi la psychanalyse intéresse les sciences du langage, la philosophie, la biologie, l'histoire et enfin l'esthétique. Je reviens à ce que je disais au début, à propos de l'inter et de la *trans-disciplinarité*. On peut prendre un objet d'étude, un fait de société ou une notion générale, et l'examiner à travers les points de vue spécifiques de diverses disciplines. On aura ainsi un éclairage multifocal mais dont on ne tirera pas grand-chose, sauf à s'interroger sur les rapprochements possibles entre ces éclairages. Leur confrontation permet de dégager les spécificités de l'une et de l'autre.

On peut ainsi travailler les emprunts de modèles d'une discipline à une autre et la pénétration réciproque des concepts. C'est cela, notamment, que j'entends par « interactions » de la psychanalyse, c'est-à-dire la *confrontation* des discours tenus par diverses disciplines sur un même objet. Cette confrontation doit permettre de préciser les méthodes utilisées.

L'art et la littérature offrent à la psychanalyse des terrains d'échange spécifiques qui ont été largement étudiés. Mais qu'en est-il des sciences humaines et de leurs objets ? C'est cette interrogation qui est intéressante. Je prends un exemple : l'historien Paul Veyne, dans son essai d'épistémologie *Comment on écrit l'Histoire* (1971), note quelque chose qui sonne familier à l'oreille du psychanalyste : « L'Histoire est une pure curiosité pour le spécifique. » En tant qu'historien, il entend par là que l'événement historique se définit comme ce qui ne va pas de soi, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas prévisible en fonction d'un ensemble de lois. Pour le psychanalyste aussi, c'est le spécifique d'une histoire individuelle, et non les règles générales, qui l'intéresse pour comprendre tel individu particulier. Donc, en apparence, l'intérêt pour le singulier rapprocherait l'historien et le psychanalyste et les amènerait peut-être à une même conception de la notion d'événement.

Or, si l'on creuse un peu plus, on voit qu'il n'en est rien. Pour l'historien, l'événement c'est l'imprévu qui se détache sur un fond de répétition dont il n'y a rien à dire. Du moins est-ce le point de vue de Veyne, d'autres historiens auraient probablement d'autres avis sur la question. Mais pour le psychanalyste, événement et répétition ne s'opposent pas comme le fond et la forme. L'événement, en particulier l'événement traumatique, est ce qui va laisser une trace et constituer un appel à la répétition. Ainsi, un enfant maltraité dans sa famille aura souvent tendance à retrouver les mêmes maltraitements, même dans un autre milieu d'accueil. Ou le parent incestueux aura lui-même été victime d'inceste. L'événement vient marquer le psychisme et c'est au contraire sa répétition qui permet de le débusquer dans sa valeur traumatique. Celle-ci de ce fait intéresse l'analyste, contrairement au point de vue de Veyne ou même celui d'Hérodote.

De même, le psychanalyste et l'historien s'intéressent tous deux à la temporalité. Mais pour l'historien, tel fait est intéressant en fonction du temps où il se situe. C'est la temporalité en tant que telle qui est son objet. Pour le psychanalyste, la temporalité ne l'intéresse que dans la mesure où le passé éclaire le présent. Savoir ce qu'on a été comme enfant n'est possible qu'à partir de vécus adultes et ces vécus-là ne sont compréhensibles qu'à partir de la reconstruction de l'enfance.

Qu'il s'agisse de l'événement, de la temporalité ou de la répétition, la démarche de l'historien et celle du psychanalyste sont proches et lointaines à la fois. Leur confrontation permet de dégager les spécificités de l'une et de l'autre. C'est cela, notamment, que j'entends par « interactions » de la psychanalyse, c'est-à-dire la confrontation des discours tenus par diverses disciplines sur un même objet.

Cette confrontation doit permettre de préciser les méthodes utilisées. On peut ainsi travailler les emprunts de modèles d'une discipline à une autre et la pénétration réciproque des concepts. Par exemple, la notion juridique de procès est présente à de multiples reprises dans l'œuvre de Freud. Ou encore la notion philosophique de « coïncidence des opposés » peut être rapprochée de celle du sens opposé des mots primitifs, tel que le linguiste Abel l'a défini. La psychanalyse va reprendre l'idée qu'une même image puisse exprimer deux choses opposées, et cela va lui servir à préciser le fonctionnement du rêve qui ignore le non (négation) et représente un élément par le désir de son opposé.

Sophie de Mijolla-Mellor

Sophie de Mijolla-Mellor est psychanalyste, membre du 4e Groupe OPLF.

Agrégée de philosophie, docteur ès Lettres, elle est professeur en psychopathologie et psychanalyse à l'université de Paris 7-Denis-Diderot où elle dirige des travaux dans le cadre de l'école doctorale « Recherches en psychanalyse ».

Codirectrice de la revue *Topique*, codirectrice de la revue *Recherches en psychanalyse* et présidente de l'Association internationale d'histoire de la psychanalyse (AIHP).

Dernières publications

- *La Sublimation*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2005.
- *L'Enfant lecteur*, Bayard, 2006.
- *La Paranoïa*, PUF, coll « Que sais-je ? », 2007.
- *Croire à l'épreuve du doute*, éd. L'Atelier, 2008.
- *Le Choix de la sublimation*, PUF, 2009.
- Collectif - *Dictionnaire de la psychanalyse* (notions, biographies, œuvres, événements, institutions), 2 tomes, en collaboration avec A. de Mijolla (dir.), S. de Mijolla-Mellor, B. Golse et R. Perron, Calmann-Lévy, 2002, 2 017 p.

1 *Scientia*, vol. XIV, 7e année, Bologne, 1913 ; 1980 (Bibliothèque CEPL, Retz, Paris, 1980). Des traductions existent et notamment dans les *Œuvres complètes* de Freud parues aux PUF.

© SCÉRÉN - CNDP. Créé en mai 2010 - Tous droits réservés. Limitation à l'usage non commercial, privé ou scolaire.